

PRÉFACE

Les poètes sont des briseurs de cadenas

Prends la parole. Agis.

Le silence est complice.

Lawrence Ferlinghetti

La parole est une forme de l'agir. Pas seulement lorsqu'elle engage le réel par un acte juridique ou un serment, ou lorsqu'elle se fait outil de persuasion ou de propagande. Aussi lorsqu'elle n'en a pas l'air du tout et qu'elle s'énonce au contraire en parfaite légèreté. Ainsi la poésie.

Car que fait un poète ? S'emparer de la langue de tous pour lui faire dire ce que, jusque-là, elle n'avait pas été programmée à dire mais qu'il peut, lui, singulièrement, lui faire exprimer par les écarts qu'il s'autorise, les sentant nécessaires. Par exemple dégager la langue de ses couches de vernis ordinaires pour mettre à nu la beauté de sa fibre. Ou bien la presser comme une grappe mûre pour en tirer un nectar qu'il nous propose de boire avec lui pour une voluptueuse ivresse.

La langue structure la pensée et par corollaire la vision du monde. Tous les pouvoirs autoritaires le savent, qui s'emploient à la cadenasser. Les poètes sont des briseurs de cadenas.

Même les plus doux d'entre eux, et peut-être même surtout ceux-là. Car on ne peut pas voir le monde au-delà des surfaces sans lui avoir accordé une patiente attention, ni le sentir palpiter en profondeur sans s'être mis à son écoute avec tendresse. Et pour donner à cela une parole, pour faire se déployer la langue au-delà de ses limites, il faut d'abord délicatement l'aimer.

Dans un monde régi par la violence, qu'elle soit actée ou symbolique, opter pour la sensibilité est une dissidence. Et lorsque cette violence touche la langue – standardisée, appauvrie, dénaturée –, la subtilité des poètes est un contre-pouvoir.

Thierry-Pierre Clément s'est découvert poète à seize ans dans l'intransigeance de l'adolescence. Il s'est enflammé à la lecture des poètes et, depuis lors, il n'a cessé de transmettre lui-même le flambeau. Depuis 1979, il édite des recueils poétiques dans lesquels il sillonne les espaces naturels, évoque les brèches sur le ciel, les échappées vers l'immensité au départ de l'infime : l'eau, l'oiseau, l'intensité du vivant. Une question lancinante hante ce parcours :

*Enfermé dans l'enfer
comment dire l'infini
et le silence ébloui
dans le tonnerre des vagues ?¹*

1 Extrait de *Ta seule fontaine est la mer* (voir bibliographie en fin de volume).

De sa langue sereine et d'une coulée limpide, il ouvre des voies vers l'ici même et l'au-delà étroitement entrelacés. Il ne cherche pas l'ailleurs, mais il éclaire la manière dont le familier est porteur d'amplitude. Il offre un démenti calme, clair et ferme à ce qui verrouille le langage humain dans l'étroitesse du matérialisme, le mensonge du mercantilisme ou l'impasse du nihilisme.

Parallèlement, il engage sa parole dans l'accompagnement de ses pairs, pour partager ses plaisirs de lecture, mais aussi pour faire connaître davantage les poètes contemporains de langue française qui, de nos jours, vivent dans l'obscurité, à l'écart des médias. Il parle des poètes en poète : ce ne sont pas des « analyses » et encore moins des « critiques », plutôt des mises en présence d'œuvres amies. Des déclarations de fraternité.

Le présent ouvrage réunit ainsi des articles et des exposés initialement éparés, mais qui forment un univers cohérent. Malgré une différence de générations, de tons, de thématiques, les œuvres évoquées proclament même la beauté du vivant et la font advenir dans ce qui constitue le propre de l'humanité, le langage verbal. Conjointement s'affirme la dignité de la poésie. Car Thierry-Pierre Clément y apporte une précision essentielle, qui est son lien indissociable à la construction d'un monde pacifié propice à l'épanouissement. Ni utopie, ni âge d'or, car il s'agit du présent tel qu'il est, pour autant que l'on puisse « *aiguiser le regard* », « *tendre l'oreille* », « *cultiver l'attention* ». « *Nous ne sommes pas aveugles. Nous voyons plus loin* », écrit-il.

On ne s'étonnera pas, dès lors, de ce que cet ensemble s'ouvre sur un *Manifeste pour un Monde Nouveau* à atteindre ou à créer par le biais d'un langage novateur, renaissant des cendres du bûcher dressé par le mercantilisme agressif de l'Occident. Écrit en 1992 pour le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, ce texte rédigé par Thierry-Pierre Clément et cosigné par huit personnalités marquantes du monde culturel de chaque côté de l'Atlantique est d'une étonnante actualité. Trente ans plus tard, la conscience d'être entrés dans l'ère de l'anthropocène et d'avoir désormais sciemment franchi « les limites de la croissance » décrites dans le rapport du Club de Rome lui ajoute même une poignante gravité.

À ce texte inaugural et à son explicitation par son auteur suivent cinq essais consacrés à des écrivains admirés, tous chantres de cette échappée belle qu'est l'écriture poétique. Chacun à sa manière, ils s'emploient à édifier le bonheur par l'art du verbe, malgré la basse continue du désastre qui accompagne le chant du monde. Les auteurs en question entendent cette cacophonie sans perdre leur capacité d'écouter aussi ce qui murmure au fond d'eux-mêmes, intact, à savoir la vérité d'une parole intuitive, inventive, sensuelle, spirituelle : une poésie de célébration.

Kenneth White, Jean Dumortier, Blaise Cendrars, Jean-Pierre Lemaire, Jean Marc Sourdillon : ce qui réunit ici, de manière saisissante, ces individualités dans le discours de leur commentateur, est leur faculté à ressentir de manière singulière la puissance de la vie, à exalter les lieux et les êtres qu'ils fréquentent, à en rendre la qualité de présence et l'élan qu'ils

gènèrent. Leurs textes se dégagent de la rationalité pour faire triompher ce qui, simplement, s'éprouve. Ils se consacrent à ce qui emporte le désir, qui est sans pourquoi. Leur poésie est de ce fait porteuse de questions qui ne sont pas des énigmes à résoudre, mais des charmes à laisser agir en nous, qui interpellent notre sensorialité et désenclavent notre pensée. Par les libertés qu'elle prend, et par l'émotion qu'elle nous donne, leur parole nous apprend à aimer sans nécessairement comprendre, sans forcément posséder, mais en interpellant pleinement notre sensibilité et notre imaginaire.

Ces cinq créateurs, tout comme Thierry-Pierre Clément lui-même qui évoque au final son expérience propre, s'adonnent à l'art poétique non pas parce que cette parole est belle ou agréable, mais parce qu'elle est porteuse d'authenticité, contrepoids indispensable à toutes les trahisons de la langue par les organes de pouvoir qui l'instrumentalisent. C'est bien sûr de la part des poètes un choix, mais qui s'appuie sur une impérieuse nécessité intérieure à laquelle ils ne peuvent se dérober, car elle confine au sacré, c'est-à-dire à ce qui est digne d'un respect absolu.

Et pour nous, lecteurs, leur parole est une chance : le bris des cadenas nous éveille aux possibles.

Myriam Watthee-Delmotte

AVANT-PROPOS

J'ai souhaité rassembler ici quelques textes en prose parus au fil des années dans diverses revues et qui risquaient, du fait de leur dispersion, de voir leur trace perdue. Il ne s'agit pas d'écrits relevant du roman ou de la nouvelle, mais bien d'essais et de conférences, ainsi que d'un récit (les quatre premiers – qui forment les deux parties initiales –, au moment de leur parution au début des années 1990, ont été signés de mon seul prénom, Thierry-Pierre, mon nom de plume à l'époque). Les reprenant aujourd'hui, j'ai respecté leur forme originale, parfois très légèrement différente du texte publié ; ces modifications, rares et infimes, n'altèrent en rien l'esprit qui a présidé à leur écriture.

Lorsqu'ils ont été publiés, à différentes périodes sur plus de trente ans et dans des contextes divers, je n'avais aucune idée du lien que ces écrits pourraient entretenir entre eux. Mais, les ayant rassemblés, il me

paraît qu'un fil rouge s'en dégage. Cela, bien sûr, me réjouit, car il témoigne d'une cohérence, par-delà les années, de la démarche qui fut la mienne dès le début : une quête intérieure, portée par la soif d'un autre regard sur le monde. Ce voyage a conduit mes pas depuis l'adolescence et l'écriture est un instrument pour l'accompagner ; plus encore, elle est souvent un guide, car elle sait mieux que moi, et parfois avant moi, quelle direction prendre – ceci est vrai de façon éclatante en poésie, mais la prose n'est pas étrangère à ce mouvement.

Le cheminement débute par un manifeste, cosigné par plusieurs poètes depuis les deux rives de l'Atlantique au moment du cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique, et une question : comment inventer un nouveau langage en vue de redécouvrir un monde réellement neuf, intérieur cette fois ? Un monde fondé sur le respect de toute vie et de toute culture. Il me paraît que cette question n'est jamais épuisée...

Un élément de réponse possible me fut suggéré par l'aventure géopoétique et ma rencontre avec Kenneth White (laquelle venait à son heure prendre place dans mon itinéraire) : un nouveau monde, un nouveau langage ne pouvaient surgir que d'un contact renouvelé avec la Terre. Il s'agit d'un contact intime, engagé du plus profond de l'être et qui nourrit chaque pensée, chaque action. Notre société, de façon générale, s'est insidieusement et progressivement coupée de ce contact, jadis bien vivant – et elle continue de le faire.

La restauration d'un contact avec la Terre passe aussi par l'attention aux sensations et la célébration

de celles-ci, car elles exaltent la vie ; elle ne doit pas non plus exclure la relation profonde avec nos frères humains. Jean Dumortier est aujourd'hui un poète oublié, mais il était passé maître dans la jubilation du vivant et les échanges fraternels. J'ai souhaité lui rendre dans ces pages un peu de la lumière prodiguée par son amitié.

Un cheminement, disais-je, tant pour la vie que pour l'écriture. Les deux étaient étroitement liées chez Blaise Cendrars, et sont témoins de son propre itinéraire. J'ai voulu relire le formidable poème de la *Prose du transsibérien* avec les yeux d'un voyageur de l'intériorité, et tenté de montrer comment son auteur a cherché, lui aussi, à susciter les éléments d'un nouveau langage afin de réinventer le monde. Et que sa quête, peut-être, n'était autre qu'un désir enfoui de retour à l'origine.

Recoudre le monde, renouer les fils du monde, relier l'envers et l'endroit de la tapisserie, le visible et l'invisible. L'origine, la source, est spirituelle ; son eau irrigue chaque veine de notre vie, chaque souffle de notre corps, chaque vallée de notre Terre. Voilà le fil d'or que dévide pour nous Jean-Pierre Lemaire (dont l'écriture va aussi du même pas que la vie), à l'aide d'une poésie qui laisse couler cette eau-là dans le quotidien le plus simple et lui confère une lumineuse beauté : le langage serait alors celui d'une réconciliation – le monde n'a jamais cessé d'être neuf.

Les deux dernières parties sont des textes inédits. Ils ont été rédigés à l'issue de ce travail de regroupement et de relecture d'écrits épars, afin de le parachever.

En effet, au terme de cette modeste pérégrination vers de nouveaux mondes à inventer, j'ai voulu saisir

la main d'un poète singulier, Jean Marc Sourdillon, non pour le retenir, mais au contraire pour permettre au lecteur de se laisser emporter par son souffle dynamique, l'élan d'une naissance continue et à jamais inachevée que chante toute sa poésie, livre après livre. Cet élan qui nous emporte montre que notre voyage ne consiste pas en une boucle fermée sur elle-même, mais en un lancer perpétuel, inaugural à chaque instant.

Enfin, la dernière partie, que j'ai intitulée « Hors les murs, par-delà les mots », tente de préciser autant que faire se peut la façon dont j'habite moi-même la poésie, et dont elle m'habite : que représente pour moi la poésie, pourquoi est-ce que j'écris,... ? Questions inépuisables, toujours ouvertes... Libre et souveraine, la poésie est une eau vive, elle échappe à toute tentative de définition. Elle fait œuvre de transformation profonde. Elle ouvre sur un espace infini qui nous appelle et en même temps nous laisse en état de manque, en exil au bord de la mer.

Nos explorations de mondes sans cesse nouveaux n'auront jamais de fin. Ouvrons simplement les fenêtres, et laissons entrer le vent.

T.-P. Clément